



■ *Jeunes Lumières* : un plan intitulé *Opéra*.

Soixante vues de l'hexagone

— par Pierre-Olivier Toulza —

JEUNES LUMIÈRES. A la toute fin du siècle, des jeunes se retrouvent dans des conditions de tournage qui ont dû leur paraître presque archaïques : plan fixe, une seule minute de tournage. Ce dispositif relève moins du paradoxe que d'une « mise en péril » plutôt culottée de ces « jeunes Lumière » — qui n'ont rien à voir avec de petits génies, comme le titre pourrait le laisser supposer. D'ailleurs, la prise de chaque jeune réalisateur est avant tout une prise de risque, que certains ont assumée d'une belle façon, alors que d'autres ne se sont pas lancés. Dans un plan intitulé *Opéra*, deux gamines chantonnent un air et effectuent quelques pas de danse sur un quai de gare — au risque de ne pas occuper tout l'espace, de sortir du champ, et aussi au risque que le petit micro de la caméra ne saisisse pas le son de leur voix. L'équilibre du plan est fragile, mais

n'est pas pour autant laissé au hasard. Le cadre est juste, tout simplement, et les « hasards » ou « accidents » qui surviennent au cours de la minute n'ont dès lors plus grand-chose de hasardeux : une enfant s'échappe du champ et y revient aussitôt ; un homme traverse un espace vide derrière les enfants au moment même où elles arrêtent leur danse ; le chant des enfants est étouffé et assourdi, donnant au plan une dimension tout autre que purement réaliste. Cependant, les enfants — et les tuteurs qui les guidaient à la réalisation — n'ont pas toujours osé et certains plans frôlent le douteux : une rue parisienne en pente, un cadre très bien réglé, une parfaite organisation de l'espace. Un clochard descend la rue en poussant un caddie. Le plan crée une double attente : le clochard — qui joue apparemment son propre rôle — va-t-il bien tra-

verser tout l'espace durant la minute (il le fait) ou va-t-il casser la gueule du réalisateur (il ne le fait pas) ? Le dispositif n'est pas juste, tout simplement, avec sa fausse apparence de minute réalisto-naturaliste prise sur le vif. Si *Jeunes Lumières* est bien un remarquable exercice de captation du réel, dans lequel des enfants s'affrontent au « monde » à l'état brut et dans tous ses états, le réel ne se laisse pas pour autant confondre avec le représenté, une distinction un peu scolaire qu'il est toujours bon de garder à l'esprit...

Jeunes Lumières instaure ainsi une temporalité qui joue sur deux tableaux : d'un côté la ligne mélodique du film dans son ensemble, de l'autre un rapport à chaque plan fait d'une tension et une attention accrues. Après quelques minutes, le spectateur s'habitue aux règles de ce jeu du plan fixe et bref, et guette dans les recoins du cadre des mini-miracles, des « grains de sable » qui viendraient perturber le dispositif du filmage. Ces « grains de sable » peuvent prendre la forme d'un personnage qui traverse le champ en fin de plan, ou d'un enfant qui porte un ballon, seule touche colorée dans un plan grisâtre. Des hasards, donc ? Plutôt des rencontres de nécessités qui mettent en jeu la force du désir du réalisateur à l'instant de la prise.

Les regards-caméra sont les plus surprenants de ces hasards, une superbe série de variations sur les rapports de l'œil(leton) de la caméra et du réalisateur avec l'œil de la personne filmée. Une sortie d'école dans un quartier populaire de Paris : léger recadrage en début de plan, parents et enfants sortent, indifférents à la caméra. En fin de plan, une petite fille brune, très pâle, sort lentement, regarde la caméra avec timidité, puis sort du champ précipitamment. Un boulanger au travail, qui enfourne des baguettes, voix de la caissière *off* : juste avant le *cut* final, un regard un peu las du boulanger. Il y a aussi cette superbe prise sans son de chevaux qui s'ébattent avec une grâce chorégraphique et ne manquent pas de regarder l'appareil. Le choix du support argentique est une évidence dans ce plan où les couleurs comme délavées et la légère surexposition s'unissent pour donner un grain très émouvant à l'image. Emotion amplifiée par la légère décomposition des mouvements — un effet qui joue aussi en faveur d'un plan de marché qui montre une jeune femme soulever et reposer avec obstination les étoffes bariolées d'un étal. Le souvenir reste vif de ces minutes où le grain *fourmille*, de ces tristes couleurs hivernales, de ces sur- ou sous-expositions, ou encore de cette lumière bleue sur un train : quelques-unes seulement des surprises que recèle *Jeunes Lumières*.

Chemin faisant, c'est une « quadrature de l'hexagone » au cours de l'hiver 1995 que dessine *Jeunes Lumières*, un voyage à travers les marchés, les rues parisiennes ou de province, parmi les travailleurs ou les clients d'un grand magasin. Intérêt sociologique, donc ? Sans doute, si l'on entend par là que le cinéma nous permet de voir de la réalité ce que l'on ne peut y remarquer ordinairement. Car ces plans-là n'ont rien de naïf, mais feraient plutôt froid dans le dos, en nous mettant face à ce que nous ne voudrions justement pas voir, surtout venant d'enfants : foules muettes et peu souriantes, silhouettes fuyantes ou menaçantes (comme dans ce plan à l'ouverture d'un supermarché, où la caméra est prise d'un travelling-arrière qui a tout d'un mouvement de recul, d'effroi même), telle est l'image sans concession mais non sans humour que nous renvoie *Jeunes Lumières*.

JEUNES LUMIÈRES (France, 1995). 60 minutes extraites des 350 minutes tournées par des élèves des académies de Paris, Lyon, Rouen et Toulouse avec l'aide de leurs enseignants et de 18 réalisateurs tutélaires. Un film composé par Nathalie Bourgeois. Montage : Valérie Loiseleux. Mixage : Philippe Escanecrabe. Etalonnage : Jacques Loiseleux, Patrick Crucy. Production : Le Cinéma, cent ans de jeunesse et Agat Films et Cie.

Bien loin du bout-à-bout, le film se construit en contrepoint, évitant les faciles regroupements par thématiques ou par régions. Un motif (le train, le marché, la sortie d'école) est lancé, repris et amendé dans un mouvement de flux et de reflux, de fugue et de repentir. Le passage d'un plan à un autre semble couler de source malgré — ou à cause — des effets de rupture (sans transition du bruit de la capitale à la serene beauté d'un plan muet de chevaux

dans un champ), des moments d'angoisse (dans un plan d'ensemble qui filme le vide, les hurlements d'une meute de chiens recouvrent la voix inquiète du réalisateur) et d'apaisement (les chevaux encore, belle minute presque onirique). Les deux plans finaux, très godardiens, contemplatifs et comme absents au monde, sont pour beaucoup dans la force du film : quand tout a été vu, il reste à vérifier que sur la terre (le plan du périphérique, rappel de *Prénom Carmen*, inconscient sans doute et pour cela très intense) ou même au ciel (superbe étude finale de nuages) le couple enfance et cinéma peut nous donner autre chose à voir, ne serait-ce que l'image diffractée par le temps de notre propre enfance de cinéma. ■

Jeunes Lumières sera projeté le 25 août au Festival de Lussas, puis à la Fête de l'Humanité, et enfin très probablement en salles en automne.

RESPIREZ,
VOUS ÊTES
SUR FIP

FIP

PARIS 105.1 - BORDEAUX 96.7 - CÔTE D'AZUR 103.8
LILLE 91.0 - LYON 87.8 - MARSEILLE 96.8 - METZ 98.5
NANTES 95.7 - STRASBOURG 92.3